

Échos des revues

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **24 (1895)**

Heft 4

PDF erstellt am: **20.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La situation de la ville de Fribourg est des plus pittoresques, et le sol sur lequel elle est élevée prescrit les formes les plus variées. La Sarine déploie ses nombreux méandres entre une série d'avancements en forme de presqu'îles. Elle a creusé son lit à une grande profondeur, dans une molasse dont les parois abruptes portent en beaucoup d'endroits les traces de son passage. De chaque côté s'échappent des ruisseaux qui viennent grossir ses eaux. La plus remarquable de ces gorges est celle du Gotteron qui est franchie à une grande hauteur par un pont en fil de fer.

Le point le plus élevé se trouve au bois de Pérolles, à l'Est de l'arsenal, 665 m. La chapelle de Lorette est à 640 m. ; les Charmettes à 632 m. ; la gare à 632 m. 29 ; Tivoli à 652 ; la colonne météorologique à 620 m. ; le portique de Saint-Nicolas à 591,45 ; la Sarine sous le Pont-Suspendu est à 534 m.

2. Bulle.

Si la ville de Fribourg offre un terrain très accidenté, celle de Bulle n'a, par contre, presque pas de différence de niveau de l'un à l'autre de ses points. Tout au plus y remarquons-nous une courbe de niveau qui, partant du bord de la Trême, atteint les jardins et contourne derrière l'église. L'autre courbe, partant des Jordils, longe la route, décrit une courbe accentuée derrière le marché au bétail, rentre au village jusqu'au Tilleul et se dirige le long des maisons vis-à-vis de la gare. La ville est entourée de jardins. Le pont de la Trême est à 756 m. et l'extrémité du quai de la gare à 774 m. au-dessus du niveau de la mer.

3. Morat.

La carte de Morat nous présente d'abord son lac bleu avec des courbes de 10 en 10 m. entre lesquelles se trouvent encore des courbes pointillées. Ces courbes indiquent une équidistance de 5 m. La surface du Lac est à 437 m. 5.

Les courbes nous montrent une sorte de plateau près de la gare ; la ville elle-même est construite sur un monticule, et, chose assez curieuse, les remparts suivent assez exactement le mouvement de la courbe.

(A suivre.)

ÉCHOS DES REVUES

L'Ecole primaire du Valais jette un regard rétrospectif sur les progrès réalisés dans ce canton dans le domaine de l'instruction malgré les difficultés exceptionnelles que les écoles ont à surmonter. Citons quelques-unes de ces réflexions qui sont très justes : « Le canton du Valais, un des plus grands, des plus montagneux, comme aussi des plus pauvres, compte parmi les moins accessibles au développement de l'instruction *primaire*. Qui connaît la topographie du pays, peut se faire une idée des obstacles à surmonter, pour donner aux enfants une légère teinte d'instruction primaire.

Figurez-vous des communes situées ou plutôt disséminées sur une étendue de trois à quatre lieues, dont les chemins ne sont autre chose que des sentiers abrupts et rocaillieux bordés très souvent d'affreux précipices, couverts de neige et de glace pendant trois à quatre mois, et fréquemment encore exposés aux avalanches qui mettent la vie des enfants en danger.

Les élèves astreints à fréquenter l'école doivent les parcourir deux fois par jour pendant les six mois que dure la classe.

Et des pédagogues fédéraux voudraient que ces élèves fussent, au moment de l'émancipation et du recrutement, aussi avancés que ceux de Bâle, de Zurich, de Genève, de Berne, etc., qui demeurent près de l'école et peuvent la fréquenter comme ils veulent ; n'est-ce pas demander l'impossible ?

L'éducation physique et intellectuelle se règle ordinairement d'après les nécessités de la vie ; c'est pourquoi le laboureur a moins besoin d'instruction que le commerçant ; dans les centres industriels, le jeune homme qui veut se faire un avenir, est poussé par la nécessité à augmenter ses connaissances. Aussi, les circonstances dans lesquelles il grandit favorisent son développement, les écoles sont à sa portée, les maîtres et les livres ne lui font pas défaut, tout ce qui l'environne le pousse à l'étude.

L'école primaire a une durée de dix mois dans les villes et les bourgs, tandis que six mois paraissent déjà exagérés au campagnard.

Toutes nos communes, celles de la vallée du Rhône exceptées, sont éparpillées sur les versants des montagnes, si bien que beaucoup d'élèves du canton ont une assez grande distance à parcourir pour se rendre en classe, et souvent encore ces enfants sont pauvres et manquent du matériel scolaire.

Une autre difficulté vient également contrarier la fréquentation régulière de l'école : c'est la vie presque nomade de beaucoup de nos populations alpestres. Il y a des communes et des hameaux dont les habitants demeurent à peine deux mois consécutifs dans le même endroit. Il y en a qui se déplacent jusqu'à quatre fois par an. Ces déplacements peu favorables, il faut le dire, à la bonne marche des écoles, entraînent parfois celui du personnel enseignant ; ils entraînent toujours une perte de temps assez considérable : plusieurs jours sont employés pour le déménagement, ils nuisent de la sorte grandement à l'école et retardent sensiblement l'instruction des élèves.

Malgré toutes les difficultés qui précèdent, le Valais n'est pas resté en arrière dans la noble lutte de l'enseignement. Nous pouvons parfaitement prouver que, bien que le canton n'occupe pas un des premiers rangs dans la statistique fédérale, il n'a pas cessé d'aller de l'avant. Ses progrès sont lents, il est vrai, mais ils existent, et chaque année le Valais se rapproche davantage de la moyenne générale de la Confédération.

S'il n'arrive pas à compter parmi les premiers cantons, il faut en accuser tout d'abord les difficultés dont nous avons parlé plus haut, ensuite notre grande faiblesse au début des examens pédagogiques, nos écoles valaisanes passant alors pour les plus faibles de toute la Suisse ; les autres cantons nous devançaient beaucoup et avaient fait depuis lors également de sensibles efforts ; ils ont avancé peut-être encore plus que nous, de sorte que les examens ont donné lieu à une louable et très patriotique émulation parmi tous les cantons.

Le Valais a constamment progressé à partir de l'institution des examens des recrues. Les constatations des sept dernières années prouvent suffisamment les efforts faits pour arriver aux résultats constatés par les experts fédéraux. Ils sont de nature à nous encourager, en nous montrant que nos peines n'ont pas été inutiles et que la jeunesse valaisane, malgré les difficultés à vaincre, peut lutter avantageusement avec celle des autres cantons. »

A propos du *Travail manuel et de la culture des sens*, M. Gilliéron, le zélé promoteur genevois du travail manuel a publié dans *l'Éducateur* plusieurs articles pour démontrer l'efficacité de cette méthode pour donner aux sens la dextérité désirable; qu'il nous soit permis de donner un extrait de son étude, concernant les leçons de choses. Les observations de l'auteur trouvent leur application chez nous: « On a introduit les leçons de choses et cherché à faire pénétrer ce principe fécond de l'intuition dans l'enseignement des autres branches. Les résultats ont-ils répondu à l'attente? Spencer n'a-t-il pas encore raison en appelant les leçons de choses « un système bien conçu, mais mal appliqué »? La raison de cet échec partiel réside surtout dans le fait qu'on s'est arrêté à mi-chemin dans cette innovation. En introduisant le principe de l'intuition, il fallait donner à l'éducateur les moyens de l'appliquer; il fallait être logique et pousser l'idée jusqu'au bout, jusqu'à la leçon de travaux manuels, véritable *leçon de choses* ou plutôt la véritable *leçon de choses*; car, pendant ce temps, l'élève n'est pas placidement assis à son pupitre, à écouter des mots, il prend part d'une manière active à la leçon. Ce ne sont pas ses oreilles et ses yeux seuls qui sont mis à contribution, qui travaillent, mais toutes ses facultés, tous ses sens; il apprend ainsi à bien observer et à tirer parti des expériences nombreuses qu'il est appelé à faire à chaque instant.

Et encore, quand je parle des yeux, je suppose que le maître s'efforce — dans ces leçons de choses — de présenter un objet matériel que les élèves peuvent au moins voir, puisqu'il ne leur est pas donné de le manipuler, de le construire, — mais nombre d'instituteurs ne s'en passent-ils pas, sous prétexte que l'Etat doit fournir le matériel intuitif nécessaire?

Sans doute qu'il est du devoir de l'Etat de fournir certaines collections, mais combien d'appareils de démonstration indispensables pourraient être confectionnés par les enfants eux-mêmes ou par les instituteurs dans leurs moments de loisir? Non seulement, comme nous l'avons vu, ces objets ne coûteraient rien ou presque rien, mais ils atteindraient beaucoup mieux le but proposé que ceux qu'on se serait procurés à grands frais.

N'est-il pas de toute nécessité pour une foule de sujets que le maître base ses explications sur un objet matériel?

S'agit-il du mètre carré, du mètre cube, du litre, du gramme; montrons à nos élèves un cadre d'un mètre carré, d'un mètre cube, une boîte d'un décimètre cube, d'un centimètre cube, etc.

Tous ces objets peuvent être confectionnés par les élèves. Quelle facilité pour le maître s'il peut faire découper dans du carton les figures géométriques à étudier, les développements, les solides, etc.! — Comment expliquer, de façon à être compris, le principe de la pompe, de la machine à vapeur, de la pile électrique, de l'électro-aimant, du télégraphe, de la photographie, etc., tous sujets inscrits au programme, sans avoir quelque chose entre les mains, sans faire quelques expériences qui seront répétées avec empressement par les élèves?

Est-il nécessaire de posséder tous ces instruments coûteux employés dans les cabinets de physique? Certes non.

Je me souviens d'être entré dans une classe au moment où le maître traitait un sujet de composition: *La houille*. Vous pensez peut-être qu'il s'était procuré un morceau de cette matière? Point du tout. — Rien ne lui aurait été plus facile que de démontrer la

fabrication du gaz d'éclairage, soit au moyen d'un tube d'essai, d'un liège et d'un petit tuyau de verre, — soit, plus simplement encore, au moyen d'une pipe en terre remplie de houille pulvérisée qu'il aurait chauffée au bec de gaz placé au-dessus de son pupitre. Un morceau de toile métallique et ce même bec de gaz auraient suffi pour expliquer clairement le principe de la lampe des mineurs dont il leur parlait. — Vous le voyez, il avait tout, ou presque tout sous la main, mais il n'y avait pas pensé ! Toujours l'histoire de l'œuf de Colomb !

Oh ! si les leçons de choses étaient bien données, si ce principe de *l'intuition* pénétrait véritablement dans nos méthodes d'enseignement, si, en un mot, on comprenait enfin l'importance de la culture intégrale des sens, il est certain que nous ne verrions pas autant de jeunes gens si peu pratiques, si peu observateurs ! Les connaissances acquises ne s'en iraient pas si facilement en fumée. (A suivre.)

R. H.

BIBLIOGRAPHIES

Archéologie fribourgeoise. III^{me} livraison. Période post-romaine, par Fr. Reichlen. Librairie de l'Université, à Fribourg. Fascicule de 70 pages in-8°. Prix 1 fr. 50.

Cette nouvelle publication historique due à la plume active de M. Reichlen sera accueillie avec joie par tous ceux qui s'intéressent à la vie intellectuelle de notre canton. Il a paru déjà deux livraisons sur les époques antérieures. Ce travail se divise en trois parties. La première comprend le récit des invasions des Burgondes et des Allémannes dans nos contrées, critique la description des objets qui nous révèlent leur présence. C'est, en d'autres termes, une histoire de notre pays du Ve au XII^e siècle, depuis l'avènement des Burgondes jusqu'à la fondation de Fribourg.

La seconde partie nous retrace les plus anciens documents historiques arrivés jusqu'à nous. Ils nous font connaître un certain nombre de localités et de faits concernant notre canton. Il en est qui remontent au VI^e siècle.

Dans la troisième partie, l'auteur passe en revue et décrit les objets, les monuments archéologiques de cette époque exhumés à Attalens, à Bœsingen, à Botterens, à Broc, à Châbles, à Champagny, à Corpataux, à Courgevau, à Fétigny, à Gruyères, à Gumefens, à La Roche, à Pierrafortscha, à Villargiroud et à Vuadens.

On est heureux de trouver réunies dans un même fascicule les données diverses disséminées ou plutôt perdues dans les journaux, dans les revues, dans les publications éparses de l'époque où ces objets furent trouvés.

Comme ces données ne manquent pas d'intérêt et qu'elles contribuent à faire mieux connaître l'histoire de notre cher canton, nous avons l'intention de les résumer prochainement en faveur des instituteurs. En attendant, nous remercions vivement l'auteur de son intéressant travail.

R. H.
